

Itinéraire d'un enfant sauvage

Il faut tenter de se figurer Châteauroux au début des années 1950 : une Amérique en miniature, où l'ont fait claquer son bubble-gum, où l'on s'empiffre de hot-dogs devant les devantures des boîtes de strip-tease. Un Hollywood en modèle réduit ? Tout de même pas. Un décor de cinéma ? Il y a sans doute un peu de ça.

La petite ville berrichonne a été ravagée par l'occupation allemande ; elle sert désormais de base aux soldats américains envoyés par l'OTAN. C'est là que naît, le 27 décembre 1948, Gérard Depardieu.

Un enfant facétieux, surnommé le « Pétard », ou « Pétardou », à cause de ses nombreuses flatulences, dont il se délecte et s'amuse. Un enfant joyeux malgré la situation économique difficile de son foyer.

— Je suis né du côté des pauvres, c'est certain, a-t-il coutume de dire, mais nous n'avons jamais manqué de rien. Même à la fin du mois, quand mes parents n'avaient plus un sou, les commerçants nous faisaient crédit'.

Signe que les parents Depardieu sont appréciés par la communauté.

Le père, René, dit Dédé, est né en 1923 dans le bas Berry. Ce beau jeune homme, grand, blond, filiforme comme le fut plus tard son petit-fils Guillaume, devient dès l'âge tendre un tôlier-formeur d'exception qui, grâce à son immense talent, rejoint les prestigieux compagnons du tour de France.

En 1939, Dédé a 17 ans. L'âge où, comme le dit le poète, « on n'est pas sérieux ». Mais comment céder à la légèreté dans cette Europe déchirée et sanglante, où Pétain est ambassadeur de France dans l'Espagne de Franco, et où l'Allemagne s'apprête à envahir la Pologne ? Comment, oui, ne pas être sérieux lorsqu'on habite l'Indre, un département où viennent trouver refuge les milliers d'Alsaciens évacués lors de l'entrée en guerre contre les Allemands ? Dédé, lui, choisit pour un temps de s'exiler en Suisse.

Il en reviendra en 1942 et fera alors la connaissance d'Anne Marillier, dite la « Lilette ». La jeune femme était déjà sa jumelle (elle est née le même jour que lui, en 1923 également) : elle deviendra son âme sœur.

Un amour qui se concrétise par un mariage et qui durera jusqu'au milieu des années 1980, où Lilette meurt d'un infarctus. Dédé ne peut survivre à la disparition de sa femme : il décède lui-même deux ans plus tard.

Entre-temps, ils auront mis au monde à sept enfants, dont l'un mort à la naissance. Dans la fratrie, Gérard porte le numéro trois. Chose extraordinaire : le petit garçon accouche lui-même sa mère, et par deux fois !

— C'est moi qui ai sorti Catherine du ventre de ma mère. L'année suivante, c'est encore moi qui ai donné

naissance à mon frère Éric. Sept ans, j'avais sept ans, tu te rends compte³ ?

Les bambins viennent donc gonfler les rangs de cette famille déjà composée d'Alain, né en 1945, et d'Hélène, née en 1947. Si leur enfance est très soudée, la vie se chargera plus tard de les séparer.

En premier lieu, parce que Gérard part très tôt de chez lui, à l'âge de 16 ans, pour gagner la capitale, où il suivra des cours de théâtre sans forcément escompter devenir acteur. En second lieu, parce qu'il sera rapidement propulsé star, acquérant avant ses 30 ans le statut de monstre sacré du cinéma. On imagine l'étrangeté de la situation pour ces gamins qui étaient certainement plus préparés à rendre visite à leur frère en cabane que via les salles obscures.

En effet, la réputation de loubard qui colle à la peau de l'acteur, même si elle est romantisée, n'est pas tout à fait usurpée. La fauche, c'est le truc de Gérard, et ce, dès son plus jeune âge.

On ne peut pas vraiment lui en vouloir. Avec Lilette qui faisait comme elle pouvait pour faire bouillir la marmite et René qui trimait à l'usine, ça n'allait pas forcément de soi de nourrir huit bouches. Faut-il croire l'acteur lorsqu'il déclare en 2005 à la BBC, sur le plateau de Jonathan Ross, que sa famille et lui en étaient réduits à manger du hérisson ?

On peut bien entendu en douter : même Depardieu n'est pas du genre à donner dans le misérabilisme. Par contre, il est vrai que l'homme aime bien provoquer. Ainsi, hâbleur, il en rajoute en expliquant à l'animateur comment préparer ce mets particulier.

— Tu le plonges dans l'eau chaude et après, tu le gonfles avec une pompe dans le trou du cul, comme un

ballon. Ensuite, tu l'enrobes dans de la terre et tu le mets à cuire dans le feu de cheminée. C'est merveilleux.

En interview, jamais Gérard Depardieu ne se plaint de son enfance malgré l'inconfort du petit appartement loué au 39, rue du Maréchal-Joffre, dans le quartier neuf de L'Omélon. Geindre, ce n'est pas dans sa nature. De cette période, il préfère plutôt dire, poète nostalgique, mais aussi irréductible jouisseur :

— On n'en finit jamais avec ces choses d'enfance ; ça vous tient, c'est ce qu'on a de meilleur³.

À l'époque, la famille partage un trois-pièces au premier étage d'un immeuble qui appartient à Gaston et Méméte Gauriat, les deux propriétaires avec qui elle vit « un peu en communauté⁴ ». Les Depardieu et les Gauriat ne viennent pas du même milieu social, et, pourtant, l'entente règne : ils partagent l'espace en bonne intelligence, s'entraident, ne médissent pas les uns des autres. Ce n'est pas toujours le cas dans le voisinage. Dans ce petit village que forme L'Omélon, les mauvaises langues se délient vite, et le penchant de Dédé à lever le coude est l'objet de remarques souvent acerbes ou malveillantes.

L'amour de Dédé pour la boisson, Gérard n'en fera jamais mystère. En 1988, il publie chez Lattès ses *Lettres volées* adressées à ses proches. Il écrit alors à son père, déjà disparu : « *La voilà, la grande affaire de ta vie : avoir la paix. Sinon, tu buvais peut-être un peu plus. Un peu trop parfois.* »

Il faut dire que Dédé en a affronté, des drames. Devenu tôlier-formeur dans un monde où cette profession tendait à disparaître, il a été contraint de travailler comme ouvrier non qualifié. Sa mère, Émilienne Flouatier, que tout le monde appelait Denise, était une sorcière berri-

chonne au caractère bien trempé. Fait étonnant, certainement traumatique pour toute la famille : Denise, la grand-mère paternelle de Gérard, a été pendant des années la maîtresse du grand-père maternel. Une situation délicate à gérer, surtout pour Lilette, qui a été seule à détenir ce secret durant de nombreuses années.

— En fait, d'une certaine manière [mes parents] se sont fait voler leur histoire d'amour par leurs propres parents⁵.

Ce genre de choses, même lorsqu'elles sont cachées (surtout lorsqu'elles le sont, pourrait-on avancer), laisse des traces.

Faut-il voir dans ce secret que Lilette a porté seule les origines du silence qui régnait entre les parents Depardieu ?

— C'était une famille où l'on criait, mais où l'on ne se parlait pas. Je me souviens des silences, pesants, interminables. Le silence du présent où l'on regarde les mouches voler autour de la lampe. Des soirées entières sans prononcer un mot, assis sur une chaise, sans bouger⁶.

Des cris, il y en eut entre Denise et la mère de Lilette. Pensez-vous donc ! Une sorcière et une guérisseuse qui se crêpent le chignon pour le même homme ! La mère de Lilette, atteinte d'un ulcère, était persuadée que c'était sa rivale qui lui jetait des sorts...

Ces deux femmes se revendiquaient donc, chacune à leur façon, magiciennes. Elles lisaient l'avenir. Elles avaient d'ailleurs prédit à Gérard un brillant avenir, fait de gloire et de célébrité – ce qui était à l'époque loin d'être gagné. L'enfant avait suivi une scolarité plutôt ordinaire à l'école communale de Saint-Denis, à Châteauroux, même s'il a décroché son certificat d'études avec un peu d'avance. Il avait déjà commis, à l'époque, quelques larcins.

— Je ne volais que les riches, jamais les pauvres. C'était un peu mon côté Robin des bois, se défend ce fils de communiste qui a vu toute son enfance son père se transformer, le dimanche, en vendeur à la criée du journal *L'Humanité*.

Cet idéal politique, l'acteur lui a maintenant tourné le dos depuis longtemps, au prix de quelques scandales. Il y a toujours eu, chez Depardieu, une volonté de survivre, un côté « chacun pour soi » déjà présent dans les trafics qu'il organisait avec les militaires américains de Châteauroux.

Ces trafics, parlons-en justement. C'est à eux que l'acteur doit sa réputation de loubard à son arrivée à Paris. Une réputation sans doute pesante, mais qui fera aussi une bonne partie de sa légende.

Dans ses discours, Gérard Depardieu a toujours tenté de minimiser l'importance de ses écarts de conduite. Pourtant, ils prendront, à un moment donné, une certaine ampleur. Un peu moins de quatre années conduiront le jeune Gérard des bancs de l'école communale aux barreaux de la prison pour un (heureusement) fort bref séjour qui semble avoir renforcé son appétit de liberté.

À l'époque élève chahuteur, Gérard trouve son salut dans le sport. Imbattable au lancer de poids, excellent nageur, le jeune garçon a la carrure d'un athlète.

À seulement 12 ans, il mesure environ 1 mètre 75 pour 70 kilos. Il a déjà un corps d'homme et il en profite : séducteur, macho, Gérard n'hésite pas, lors de sa séance de natation hebdomadaire, à « emballer » les filles.

Sous les douches de préférence, à la vue de ses camarades, admiratifs. Le soir, la bande de garçons traîne dans les rues d'Omélon, joue au ballon, vole des fraises dans

les jardins ouvriers alentour et s'amuse d'être poursuivie par les cultivateurs, furieux.

Ces jeux innocents vont bientôt lasser Gérard. Au fil de ses sorties en ville, il s'est trouvé de nouveaux copains : Jackie Galienne, « un gitan, un manouche, menuisier de son état⁷ », Titi, « un Algérien toujours habillé en blanc avec une canne à la main⁸ », Milou, emporté par une cirrhose à seulement 17 ans. Et puis Jacky Merveille, le double de Gérard, son frère, « un grand type qui avait une tête d'Américain. On le surnommait Lemmy Caution parce qu'il avait un bon gauche. Tous les deux, on faisait une sacrée paire. Il ne fallait pas nous chercher des noises ! On se peignait souvent avec des bandes rivales dans les fêtes foraines. La plupart des gens le considéraient comme un voyou. Pour moi, c'était un rebelle et, avant tout, un ami loyal⁹ ».

Jackie Merveille décédera, hélas, en voiture en 1968 : une tire volée passée par-dessus un pont pour atterrir dans l'Indre. Mort sur le coup. Une histoire d'autant plus tragique lorsqu'on sait que les deux amis aimaient à resquiller ensemble pour aller squatter les salles obscures et que, comme beaucoup de jeunes gens de cette génération, leur film-culte, c'était *La Fureur de vivre*. Le modèle absolu, aux yeux de Depardieu, était donc Jim Stark, le héros romantique et sacrifié campé par James Dean – un rebelle sans cause, comme le rappelle avec cruauté le titre original de ce chef-d'œuvre de Nicholas Ray.

La vanité du décès de Jackie Merveille marquera à jamais Gérard Depardieu et marquera sa rupture définitive avec ses origines berrichonnes.

— Le jour de ses obsèques, c'est comme si j'avais enterré ma vie de jeune homme à Châteauroux ; la fin d'une époque, le début d'une autre¹⁰.

Avant que ce drame ne frappe la bande, leur quotidien est fait de resquille et de castagnes, mais souvent pour la bonne cause. Lors des nombreuses ratonnades auxquelles Depardieu assiste, il se trouve toujours du bon côté, celui des opprimés.

— Je ne supportais pas les agressions gratuites. Je me souviens qu'il y avait de la dignité dans les regards de ces Algériens ou de ces pédés morts de peur que certains venaient bastonner. Moi, je préférais les défendre¹¹.

De même, qui pourrait lui en vouloir d'avoir fraudé les cinémas et les théâtres ? Ces facéties de jeune homme rebelle étaient après tout son seul moyen d'accéder au divertissement ou à l'art. Il se faufilait dans les cinémas pour voir des films américains, mais aussi des productions françaises : les films de cape et d'épée de Jean Marais, les comédies de Poiret et Serrault... Et puis, il y avait le théâtre, bien entendu !

La première fois que Gérard Depardieu se trouva sur une scène de théâtre, ce fut par accident. Le jeune homme s'était introduit par les coulisses pour assister au *Dom Juan* monté par la comédie de Bourges.

En avançant à tâtons dans la pénombre, il avait fini par atterrir sur le plateau. Sans se démonter pourtant, il est descendu de la scène et s'est installé dans un fauteuil pour assister à la représentation.

Les trafics de Gérard Depardieu étaient de tout autre ordre que ces vétilles. Le garçon gérait son business en véritable chef de bande. Il avait pris l'habitude de s'introduire à l'insu de tous sur la base américaine de Châteauroux. Pour ce faire, il était souvent aidé par les parents de ses copains, qui le dissimulaient dans le coffre de leur voiture, afin de passer le poste de sécurité. Une fois dehors, Gérard entrait dans un monde magnifique

fait de *peanut butter*, de jeans, de rock 'n' roll et de patins à roulettes (la base possédait une piste de skating).

— Les GI's avaient une odeur différente de la nôtre, une liberté différente de la nôtre. Tout, chez eux, était différent, même le pli de leur pantalon¹².

Ces types de 19 ou 20 ans se sont vite pris d'affection pour ce grand gaillard qui paraissait leur âge.

— Au début des années 1960, vers l'âge de 12-13 ans, j'ai commencé à trafiquer avec eux. [...] J'achetais des chemises américaines, des jeans, des tee-shirts, que je revendais à l'hôtel du Faisan, au double ou au triple du prix. Je volais des bidons d'essence à la base¹³.

Il organisait également quelques rendez-vous d'affaires au Jimmy's Bar, tenu par un Canadien francophone. Souvent, des bagarres éclataient. Gérard n'était pas le dernier à s'en mêler.

— J'en ai cogné, des GI's, sur un air de Presley, a-t-il déclaré à Michel Grisolia lors d'un entretien accordé à *L'Express* en mars 1974...

Et au fil du temps, son petit business (qui lui rapporte tout de même dans les 1500 francs par semaine quand son père n'en gagne que 1200 par mois) s'agrandit.

Il fait alors appel à ses copains pour lui filer un coup de main. Tout se passe comme sur des roulettes pour la petite bande jusqu'au jour où l'un d'entre eux se fait contrôler par les services de la douane.

Dans le coffre de sa voiture, on trouve des caisses de whisky et des cartouches de cigarettes par dizaines. Le type a fini par craquer et par balancer les noms qu'on lui demandait, si bien que le petit groupe s'est retrouvé à devoir s'expliquer devant la justice.

Pour Gérard, ce n'était pas la première arrestation : son goût pour la castagne lui avait déjà valu d'être confronté à

la magistrature. Fort heureusement pour lui, lors de cette nouvelle enquête, la perquisition à son domicile n'a rien donné.

Il a tout de même été écroué : trois semaines d'emprisonnement pour vol de voiture et braquage.

— Quand je suis sorti, j'ai décidé d'arrêter les frais et de prendre la route¹⁴.

À ce moment de sa vie, Gérard a 16 ans. Châteauroux, il en a fait le tour et il en a assez d'être montré du doigt. De sa ville natale, il ne gardera peut-être pas grand-chose outre les deux tatouages qu'il a sur le poignet gauche. Ces deux dessins, il les tient d'Irène et de Michèle, deux prostituées qu'il a un temps fréquentées.

Le premier représente une étoile, censée guider son destin. Le deuxième est un cœur souligné de la mention « Amour et Haine ».

Gérard avait habité un temps chez ces deux femmes, dont il garde encore aujourd'hui un souvenir ému.

— J'étais un peu leur mascotte. Je leur donnais un coup de main pour le ménage, je rabattais des clients parfois. Et puis, je venais à leur rescousse, à l'hôtel du Berry, quand certains michetons devenaient trop violents¹⁵.

Un beau jour, donc, Gérard décide de prendre la route. Il lâche sa formation d'imprimeur juste avant d'obtenir son diplôme et monte dans le bus des supporters de l'équipe de football de Châteauroux, en partance pour Monaco.

À partir de là, il va sillonner la France, vivre de petits boulots, se déplacer de ville en ville en stop. Il bosse comme saisonnier et revient parfois dans sa ville natale avec des aventures terrifiantes ou hilarantes à raconter à ses amis. Son ancien camarade d'école, Dominique M., raconte :

— La dernière fois que je l'ai vu, il revenait de Cannes, où il avait fait la saison comme plagiste. Il s'était vanté d'y avoir sauté des « vieilles ». Comme un gigolo. Il en parlait beaucoup.

Vantardise d'adolescent ou triste réalité ? Toujours est-il que ce genre d'anecdotes sera bientôt de l'histoire ancienne grâce à son ami Michel Pilorgé.

Michel, il l'a rencontré en 1963. Ce fils de bonne famille se souvient :

— Un soir que j'attendais une copine devant le lycée, je vois passer ce mec avec des gants de boxe. Il revenait d'une salle de sport où il s'entraînait dans la catégorie superwelter. Je le regarde. De façon abrupte, il me demande si je veux sa photo. Je n'étais pas très rassuré. Il était très grand et physiquement très impressionnant. Le lendemain, on s'est retrouvés devant un café du centre-ville et on est devenus copains¹⁶.

Très vite, Gérard rencontre les parents de Michel et se fait adopter par la famille. Le père, Daniel, est un homme peu conventionnel.

D'origine modeste, il est devenu médecin à la force du poignet. Engagé politiquement, il milite pour l'indépendance de l'Algérie. Il a l'habitude de s'occuper des enfants perdus de Châteauroux, ce qui lui vaut le surnom, en ville, de « médecin rouge ».

— Gérard fascinait mon père, qui voyait en lui une force de la nature capable de sortir de son milieu¹⁷.

Mais voilà qu'à la fin de l'année 1964, Michel décide de monter à Paris pour suivre des cours d'art dramatique. Il propose cependant à Gérard de l'accompagner. Le jeune homme hésite. Michel lui donne son adresse et l'informe qu'il sera toujours le bienvenu. Ils se quittent bons camarades, certains de bientôt se revoir.

En effet, quelques semaines plus tard, Gérard rejoindra son ami dans la capitale. Il ne tardera pas à s'installer avec lui dans son appartement du XIII^e arrondissement, au métro Glacière.

La vie de Gérard Depardieu l'acteur peut alors commencer...